

## RELATION

DE

CE QUI EST ARRIVÉ AU MAGNIFIQUE SEIGNEUR ET CAPITAINE

GEORGES ROBLEDO,

DANS SON EXPÉDITION A LA DÉCOUVERTE  
DE LA PROVINCE D'ANTIOQUIA.

EN L'ANNÉE 1540.

PAR JEAN BAPTISTE SANSELA.

Traduit de l'espagnol sur le manuscrit inédit de la bibliothèque  
de M. Ternaux-Compan.

FIN.

(Voyez le cahier précédent, p. 223.)

Voici quels sont les villages indiens autour de Santa-Anna dans la province d'Humbra que nous appelons Ancerma.

Quand le capitaine Venaleazar entra pour la première fois dans cette province, il avait grand besoin de sel, et en demanda par signes aux habitants. Ils le nomment dans leur langue *ancer*; c'est pourquoi nous donnâmes au pays le nom d'Ancerma. Mais son véritable nom est Humbra.

La vallée d'Amiaca, que j'ai nommé Sainte-Marie, est très-peuplée; elle est à trois lieues de la ville du côté du nord. Il y a dans cette vallée beaucoup de

villages, qui tous ont un nom différent. Entre cette vallée et Santa-Anna on trouve le village del Penol (du Rocher). Du même côté, à une lieue de la ville, il y a une vallée nommée Chanvuraca, où l'on trouve beaucoup de puits d'eau salée qui servent à fabriquer du sel. Cette vallée commence au même endroit que celle de Sainte-Marie, mais elle s'étend vers l'orient.

A quatre ou cinq lieues de la ville, dans la direction de l'est, on trouve les villages d'Irra, Angasca, Guacayca, Aconchara et beaucoup d'autres; au couchant, Guarma, la vallée d'Apia, Chalapa, Andica, Humbria et la province de Tansa. La province de Carantama dépend aussi de la ville, ainsi que d'autres villages plus éloignés. De l'autre côté de la chaîne de montagnes qui domine la ville, est la province de Choco ou Barbacoas, qui s'étend jusqu'à la mer du Sud. Elle est traversée par la rivière du Darien, et très-peuplée; c'est moi qui l'ai découverte. Toutes ces provinces, excepté celle du Choco, sont dans un rayon de douze lieues autour de la ville.

Les Indiens de ces provinces sont assez civilisés et respectent beaucoup leurs seigneurs. Ils les portent sur leurs épaules dans les occasions d'apparat, et c'est ainsi qu'ils venaient me voir. Ils menaient avec eux dix ou douze femmes très-belles et très-bien vêtues; quand ils arrivent, les Indiens les remettent dans les bras de ces femmes qui les font asseoir sur elles; d'autres leur soutiennent les pieds

## RELATION

DE

CE QUI EST ARRIVÉ AU MAGNIFIQUE SEIGNEUR ET CAPITAINE

GEORGES ROBLEDO,

DANS SON EXPÉDITION A LA DÉCOUVERTE  
DE LA PROVINCE D'ANTIOQUIA,

EN L'ANNÉE 1540.

PAR JEAN BAPTISTE SANSELA.

Traduit de l'espagnol sur le manuscrit inédit de la bibliothèque  
de M. Ternaux-Compaus.

FIN.

(Voyez le cahier précédent, p. 223.)

Voici quels sont les villages indiens autour de Santa-Anna dans la province d'Humbrá que nous appelons Ancerma.

Quand le capitaine Venalcazar entra pour la première fois dans cette province, il avait grand besoin de sel, et en demanda par signes aux habitants. Ils le nomment dans leur langue *ancer*; c'est pourquoi nous donnâmes au pays le nom d'Ancerma. Mais son véritable nom est Humbrá.

La vallée d'Amiuca, que j'ai nommé Sainte-Marie, est très-peuplée; elle est à trois lieues de la ville du côté du nord. Il y a dans cette vallée beaucoup de

villages, qui tous ont un nom différent. Entre cette vallée et Santa-Anna on trouve le village del Penol (du Rocher). Du même côté, à une lieue de la ville, il y a une vallée nommée Chanvuraca; où l'on trouve beaucoup de puits d'eau salée qui servent à fabriquer du sel. Cette vallée commence au même endroit que celle de Sainte-Marie, mais elle s'étend vers l'orient.

À quatre ou cinq lieues de la ville, dans la direction de l'est, on trouve les villages d'Irrá, Angasca, Guacayca, Aconchara et beaucoup d'autres; au couchant, Guarma, la vallée d'Apiá, Chalapá, Andica, Humbria et la province de Taúpa. La province de Carantama dépend aussi de la ville, ainsi que d'autres villages plus éloignés. De l'autre côté de la chaîne de montagnes qui domine la ville, est la province de Choco ou Barbacoás, qui s'étend jusqu'à la mer du Sud. Elle est traversée par la rivière du Darien, et très-peuplée; c'est moi qui l'ai découverte. Toutes ces provinces, excepté celle du Choco, sont dans un rayon de douze lieues autour de la ville.

Les Indiens de ces provinces sont assez civilisés, et respectent beaucoup leurs seigneurs; ils les portent sur leurs épaules dans les occasions d'apparat, et c'est ainsi qu'ils venaient me voir. Ils menaient avec eux dix ou douze femmes très-belles et très-bien vêtues; quand ils arrivent, les Indiens les remettent dans les bras de ces femmes qui les font asseoir sur elles; d'autres leur soutiennent les pieds

afin qu'ils ne touchent pas la terre. C'est ainsi qu'ils leur témoignent leur respect. La plupart de ces femmes sont les épouses du chef, d'autres sont leurs servantes. Les seigneurs se peignent sur la figure des dessins de diverses couleurs et ont des colliers d'or qui pèsent 15 à 20 castillans; c'est une baguette d'or qui tourne sur elle-même et qu'ils mettent devant la bouche. Ils ont les cartilages du nez percés des deux côtés, et y suspendent de petites poires d'or qui peuvent peser 4 ou 5 castillans; elles ont au bout un petit crochet que l'on passe dans les trous du nez.

Ils portent au-dessous du genou plusieurs rangées de grains blancs très-égaux. Ils en mettent aussi autour du bras et du poignet, le tout pour faire gonfler les chairs.

Les seigneurs se ceignent le corps d'une rangée de grains blancs, de grains d'or ou de petites baguettes d'or qui peut avoir une palme de large. Ils en font le plus grand cas. C'est avec cela qu'ils attachent le linge qui couvre leurs parties naturelles, et qui peut avoir une aune et demie de long et une de large; c'est une étoffe de coton de diverses couleurs. Ils l'attachent par devant, le passent entre les cuisses et le passent ensuite sous la ceinture, de sorte que le bout pend par derrière comme une queue et arrive presque jusqu'à terre.

Ils ont sur la tête des espèces de guirlandes qui retiennent leurs cheveux, car les seigneurs les portent très-longs. Ils laissent pousser leurs ongles et regardent comme une marque de grandeur de les

avoir si longs. Ils ont grand soin de leurs cheveux. Ils sont très-superstitieux et croient aux augures. Quand ils aperçoivent un nuage ou qu'il commence à pleuvoir, ils se mettent à souffler, à cracher vers le ciel et à faire des gestes pour empêcher le nuage de crever.

Ceux qui ne peuvent avoir de belles ceintures comme les seigneurs en ont une à gros grains ou un simple fil, mais ils en portent tous. Ils ont un grand nombre de trous dans les oreilles et y attachent quatre ou cinq paires de pendants dont chacun pèse quatre ou cinq pesas. Ceux qui ne sont pas des seigneurs portent une rangée de grains au cou, et y suspendent une grenouille ou un lézard d'or. Ils se lient aussi les cuisses et le gros du bras, ce qu'ils font dès leur naissance. Il n'est pas permis à ceux qui sont de basse condition de s'habiller comme les seigneurs.

Le plus grand plaisir des seigneurs est de boire, et ils ne font pas autre chose; car les femmes de service qui les accompagnent sont toujours chargées de vases de leur vin qu'ils nomment *chicha*; ils le font avec du maïs et y mêlent toutes sortes de choses. Quand ils veulent s'enivrer, ils le rendent plus fort en y jetant une certaine herbe qu'ils nomment *tavaque*. Ils ne mangent pas beaucoup; car ils ont toujours le verre à la main. Quand ils veulent se divertir, les caciques et les principaux de la nation se rassemblent dans la maison du seigneur, et se mettent à boire, à danser et à chanter sans interruption.

pendant trois ou quatre jours, car ils ne se séparent point quand la nuit vient et ne se couchent que quand ils sont ivres. Souvent ils sortent de la maison en faisant des grimaces, et vont au village le plus voisin; quoiqu'il soit habité par leurs amis, ceux-ci marchent aussi contre eux, ils se battent et se tuent les uns les autres: voilà ce qu'ils appellent une fête.

Il y a dans cette province deux seigneurs principaux, quoiqu'elle ne leur soit pas soumise tout entière; car il y en a d'autres qui sont presque aussi puissants qu'eux. Un de ces chefs se nomme Hunbruzza et l'autre Ocuzca. Le canton Dirra, qui touche à leur territoire et est à trois lieues de la ville, parle une autre langue; le seigneur, qui se nomme Canano, maintenait son indépendance parce que son territoire est défendu par un bras de rivière.

Les femmes nobles ne sont pas aussi respectées que les seigneurs, quoiqu'elles le soient beaucoup. Elles sont vêtues d'une étoffe de couleurs très-brillantes qui leur tombe jusqu'à la pointe des pieds. Ce vêtement se nomme *naguas*; elles l'attachent autour des reins. Elles n'ont point de chemise, mais elles jettent sur leurs épaules une espèce de mantelet dont elles attachent les pointes par devant. Leurs cheveux sont très-lisses et très-longs. Elles ne font rien et sont servies par leurs femmes; elles présentent seulement le vin à leurs maris quand ils vont manger; le vin est dans un vase couvert, et elles en font l'essai comme c'est l'usage en Espagne; elles le leur présentent à genoux.

Les Indiens de cette province mangent peu de viandes; les fruits et les herbes forment leur principale nourriture. Ils les préparent de diverses manières avec de l'agi. Ils ne mangent que peu de chair humaine, et seulement celle de leurs ennemis qui habitent des pays éloignés. La chair qu'ils mangent est celle du gibier, qui est très-abondant. Il y a beaucoup de fruits excellents. Les hommes et les femmes vont pieds nus, car ils ignorent l'usage des chaussures. Ils dorment dans des lits élevés au-dessus du sol, qu'ils couvrent de nattes ainsi que leur lit; ils se couvrent de grandes pièces d'étoffes de coton. Les seigneurs de ce pays ont des idoles de bois, peintes de diverses couleurs; ils croient tout ce que leur disent leurs sorciers. Quand ils sont malades, ils les font venir pour les guérir et pour leur prédire quelle sera l'issue de leur maladie. Il serre avec ses mains les chairs du point douloureux, souffle dessus et le suce. Ils croient que de cette manière il attire le mal et le fait sortir. Ils récompensent ensuite le sorcier en lui donnant des bijoux d'or. Ils croient que le diable qui leur parle souvent est leur père, qu'il a créé le ciel et la terre: il leur apparaît souvent sur les chemins et dans leurs maisons, et ils le peignent comme ils le voient. Cette espèce de queue et les peintures qu'ils font sur la figure et sur le corps, sont les marques distinctives du diable quand il se présente à eux. Quand ils manquent d'eau pour leur maïs, ils invoquent le soleil et la lune qu'ils regardent comme ses enfants. Ils croient qu'après leur

mort ils vont au ciel ; car quand le démon leur apparaît, il leur fait croire que c'est là qu'il demeure, et qu'ils vont le rejoindre. On ne fait dans cette province aucun des sacrifices qui sont usités dans les autres. Les seigneurs épousent les filles des autres chefs du voisinage. Il en a dix ou douze et couche au milieu d'elles toutes, et s'approche de celle qui lui convient. Ils n'épousent ni leur sœur ni leur nièce, mais ils ne gardent pas les autres degrés. Aussitôt qu'une femme est grosse de cinq mois, elle quitte son mari et retourne dans son village ; car, comme je l'ai dit, elles sont toutes filles de seigneurs du voisinage. Elle y fait ses couches et y reste jusqu'à ce que l'enfant ait trois ans. Celle de ses femmes qui accouche la première d'un fils est considérée comme la principale, et c'est son fils qui hérite ; et dès son enfance, les vasseaux le respectent beaucoup, quoique son père soit encore vivant. Si l'aîné meurt, le cadet prend sa place, et les filles héritent à défaut d'enfants mâles. Les Indiens aiment beaucoup les femmes, car l'ivrognerie, qui est leur principal vice, les y porte naturellement. C'est une chose étonnante de voir quelle quantité d'enfants ils ont ; les femmes accouchent presque tous les ans.

Santa-Anna fut fondée au nom de Sa Majesté et du marquis Pizarre le jour de Notre-Dame d'août de 1539. Elle est construite sur une colline assez élevée. Un ruisseau assez considérable passe à l'une des extrémités, et un autre à l'autre bout ; sa position est très-saine, parce qu'elle est très-élevée. Il y a une

quantité de sources sur la même colline ; il y a une forêt qui peut avoir un quart de lieue, d'où l'on apporte à la ville du bois à brûler et du bois de construction. On y trouve de très-beaux cèdres qui servent à faire des planches, et d'autres arbres très-considérables. Cette colline s'étend du nord au sud. On trouve sur le bord des ruisseaux de l'herbe excellente pour les chevaux ; il y a de très-bonnes fermes où les chrétiens cultivent la terre. De la ville on peut voir presque tous les villages de la province. L'hiver commence à la fin de mai et dure jusqu'au mois de novembre ; mais dans cet intervalle il fait souvent très-beau temps, car les Indiens sèment et récoltent dans tous les mois de l'année. La ville est à six ou sept lieues des montagnes de Barbacoas, et tout le pays intermédiaire est très-peuplé. Il en est de même du côté du nord. C'est là que les Indiens tiennent leur marché, qu'ils nomment *Tianguez*, pour vendre et pour acheter. Ils sont très-civilisés et aiment beaucoup les Espagnols, surtout les femmes. Ils ne souffrent pas de voleurs parmi eux comme chez les autres nations ; et quand ils en découvrent un, il devient l'esclave de celui qu'il a volé, qui va le vendre dans un autre pays. C'est là leur mode de punition ; car ils n'ont pas de prisons. Le cacique fait des reproches au coupable, et la partie lésée se venge si elle peut : il n'en est pas autre chose. Ayant demandé pourquoi ils séparaient les femmes grosses de leurs maris, ils m'ont répondu que c'était pour que l'enfant prospérât davantage, pour ne pas gâter leur

lait et les empêcher d'avoir des dartres. Le moyen me paraît bon, car leurs enfants sont très-beaux.

Quand un seigneur vient à mourir, on l'enterre dans les champs, dans un endroit écarté : mais avant de l'enterrer, ils font complètement sécher le corps sur un gril entre deux feux. Ils frottent ensuite le corps avec la résine rouge dont il se servait pendant sa vie, lui mettent ses bracelets aux jambes et aux bras, et tous les bijoux d'or qu'il portait dans les fêtes. Ils l'enveloppent ensuite dans une telle quantité d'étoffes de coton que le paquet devient aussi gros qu'un tonneau, et qu'il faut vingt hommes pour le soulever. Elles sont si bien cousues et si bien arrangées que quand on trouve une de ces sépultures il faut travailler longtemps. Quand le corps est bien enveloppé, ils le portent dans la sépulture qu'ils ont préparée. Ils tuent deux Indiens qui le servaient, et placent le cadavre de l'un à la tête et l'autre aux pieds. La tombe est très-profonde : ils y construisent un caveau voûté dans lequel pourraient tenir quatre cavaliers, et ils en ferment la porte avec des madriers d'une espèce de bois qui ne se pourrit pas. Quand le corps du cacique est dans ce caveau voûté, les Indiens remplissent la fosse de terre. Elle a cinq ou six toises de profondeur, et le corps est dans un endroit vide. Quand cette opération est terminée, pour éviter que l'on ne reconnaisse l'endroit, ils le labourent et y sèment du maïs. On met à côté du cacique ses armes, la chaise sur laquelle il avait l'habitude de s'asseoir, les vases dans lesquels il buvait, d'autres

vases pleins de chicha, et des plats avec les aliments qu'il préférait. Ils disent que c'est pour qu'il mange pendant la nuit.

Ils vont aussi pendant la nuit écouter sur les tombeaux, dans l'espérance d'entendre la voix du défunt ; comme ils sont très-superstitieux et amis des choses extraordinaires, leurs sorciers leur font croire que les morts parlent, qu'ils mangent, et qu'ils demandent des nouvelles de leurs parents et de leur tribu. Avant d'enterrer un mort, on le garde deux mois dans sa maison, et chaque nuit l'on célèbre des orgies dans lesquelles on le pleure et l'on vante ses hauts faits dans des espèces de chansons. On enterré les femmes nobles à part et l'on met très-peu d'or avec elles. Quand un cacique possédait plus d'or que les bijoux qu'il avait l'habitude de porter, on les brise avec des pierres et l'on jette les morceaux dans la tombe, parce qu'on croit que tout ce qu'il possédait doit périr avec lui.

Il n'y a que très-peu de plaines dans cette province, tout est colline ou vallée ; c'est pourquoi elle est très-fertile. On y trouve des mines d'or.

La ville de Carthago est située à quatorze lieues de celle de Santa-Anna. Le territoire de ces deux villes est séparé par un bras du grand fleuve qui à son embouchure après de Sainte-Marthe, et qui prend sa source dans les montagnes de Pópagan. La province dans laquelle cette ville est bâtie se nomme Quinvaga. Elle est à neuf lieues du fleuve et adossée à une montagne dont le sommet est couvert de neige.

Le terrain est plus plat que dans la province de Santa-Anna, et couvert en grande partie de forêts de bambous au milieu desquels les Indiens ont construit leur village; car il descend des montagnes un grand nombre de petits ruisseaux qui vont se jeter dans le grand fleuve et arrosent toute la campagne. C'est sur le bord de ces ruisseaux que les Indiens ont leurs champs cultivés et leurs vergers d'arbres à fruits. On trouve dans ces forêts une quantité de gibiers, car le terrain est sec quoiqu'il soit couvert de roseaux. Il y a dans cette province plus de quatre-vingts caciques, et pendant l'espace de plus de seize lieues on ne trouve pas un pouce de terrain qui ne soit cultivé. Carthago est construite dans une plaine entre deux ruisseaux, et environnée de terres excellentes, qui sont cultivées par les chrétiens. A trois lieues plus loin, en remontant le fleuve, il y a de grandes savanes excellentes pour y élever des bestiaux, et qui se prolongent pendant plus de trente lieues. On parle dans cette province une langue tout à fait différente de celle de Santa-Anna, et les habitants ont besoin d'interprètes pour se comprendre. Ils sont ennemis entre eux. Les seigneurs de Quinvaya sont plus puissants et plus redoutés; ils ont plus de point d'honneur. Ils boivent dans des vases d'or, dont quelques-uns pèsent jusqu'à trois cents castillans. C'est un pays riche et dont tous les habitants possèdent quantité de bijoux. Ils ont les mêmes rites et la même religion que ceux de la province de Humba ou Santa-Anna. Ils traitent leurs

femmes de la même manière et portent le même costume. Ils ont des cuillers et des vases d'or. Ils sont plus laborieux que ceux de Humba, parce qu'ils sont plus forts; c'est pourquoi ils sont plus obéissants à leurs seigneurs, et les servent mieux que ceux de Humba; ils ont aussi de meilleures maisons. Les chefs principaux, qui sont au nombre de cinq ou six, se nomment Tacoronvi, Janva, Zaraqavi, Via et Pondara; mais chacun d'eux n'est seigneur que dans son domaine, et aucun n'a de supériorité sur les autres. Ils sont tous parents et alliés ensemble par des mariages. Ils sont plus grands, plus forts et plus bruns que ceux de Humba. Ils sont tous mutilés à l'exception des chefs, qui quelquefois le sont aussi. Outre la province de Quinvaya, il y en a encore d'autres qui dépendent de Carthago; elles se nomment Quindio, Carrapa, Picara, Pancura, Pozo, Arma, etc. Cette ville fut fondée le 9 août 1540 au nom de Sa Majesté et du marquis Pizarre.

On parle dans les provinces de Picara et de Carrapa la même langue que dans celle de Quinvaya. Celles de Quindio, Pozo, Pancura et Arma ont chacune une langue, une religion et des sacrifices différents.

Dans la province de Pozo, les Indiens ont dans toutes leurs maisons des idoles de bois de grandeur naturelle et d'autres plus petites; elles ont des yeux, un nez, et sont peintes et ornées de bijoux; absolument comme les chefs. Cette nation est belliqueuse et indomptable, c'est pourquoi elle vit dans

une espèce d'anarchie et respecte peu ses chefs ; de toutes les provinces que j'ai conquises , c'est celle qui m'a donné le plus de mal. La première fois que j'y entrai, j'y reçus deux blessures presque mortelles. C'est un pays couvert de montagnes qui s'étendent jusqu'au grand fleuve. Les naturels mangent beaucoup de chair humaine et conservent dans leurs maisons les os et les crânes de tous ceux qu'ils ont dévorés. Ils sont en guerre avec toutes les provinces du voisinage, c'est-à-dire avec Picara dont les terres cultivées touchent aux leurs, Carrapa et Pancura. Ils ont l'habitude de placer de grands morceaux de bois, en forme de croix de Saint-André, du côté où le soleil se lève ; c'est là qu'ils invoquent le démon, et qu'ils font leurs sacrifices.

Les usages de la province de Picara sont presque les mêmes que ceux de Quinvaya, quoique l'on y parle une langue différente. L'on y sacrifie tous les ans quelques Indiens au démon, ce que l'on fait aussi à Pancura. Je demandai au seigneur combien d'Indiens l'on offrait chaque jour aux idoles ; il me répondit que l'on en immolait cinq, et qu'ils le faisaient par crainte du démon et pour qu'il ne les détruisît pas tous. On lui offrait les cœurs des victimes. Dans toutes ces provinces les naturels ont les mêmes bijoux et le même costume.

La province d'Arma, deux lieues au delà de celle de Pancura, est différente des autres ; elle les surpasse en richesse et en étendue, à l'exception de celle de Quinvaya. Elle occupé une espèce de golfe que

forme la chaîne des montagnes neigeuses. Le costume des Indiens est différent ; ils ne sont plus aussi policés ni si soignés dans leurs vêtements, leur langue et leurs aliments. Leurs maisons sont faites autrement et sont toutes rondes. Ils n'ont autour du corps qu'une étoffe de coton d'une palme et demie de large qu'ils nomment Panpanilla, et ne se cachent pas les parties naturelles ; leurs cuisses et leurs jambes sont nues. La plupart de ces Indiens n'ont pas de manteaux ; ceux qui en ont les font avec l'écorce d'un arbre, qui ressemble à du papier. On ne recolle pas de coton dans cette province, car elle est très-froide, étant adossée aux montagnes ; c'est pour quoi ils ont peu d'étoffes. Leurs maisons sont grandes et bien faites ; chacune d'elles est habitée par dix Indiens avec sa femme et ses enfants. Chacun a une place séparée pour y coucher. Ils sont très-riches en or. Le principal cacique se nomme Maitama. Quand ces Indiens vinrent me voir pour la première fois, ils avaient la figure tellement barbouillée de boue et de cendre qu'ils avaient l'air de monstres. Leur en ayant demandé la raison, ils me répondirent que c'était pour ne pas me plaire. Ils sont plus avides de chair humaine dans cette province que dans toutes les autres. Les seigneurs ont la lèvre inférieure percée d'une multitude de trous, et ils y passent une quantité de petites baguettes d'or que les chrétiens ont appelées des barbes, parce qu'elles leur pendaient du menton comme de la barbe. Quelques-uns de ces trous sont si larges que ce qu'ils mangent sort

par là. Ils portent des caricories et des pendants d'oreilles. Ces Indiens sont sauvages et perfides; mais ils ne sont pas aussi habiles à la guerre que les autres nations, quoiqu'ils s'entendent très-bien en trahisons. Leurs maisons sont bâties six par six, et il y a devant une petite place qu'ils rendent très-unie. Ils y plantent des bambous, car il y en a dans cette province qui sont deux fois gros comme la cuisse et très-hauts; ils en plantent plus de vingt rangées dans toute la largeur de la place, à une palme et demie l'un de l'autre, de sorte qu'elle à l'air d'une forêt. Ils font le long des maisons un escalier de la largeur de six palmes et qui s'élève à la hauteur des bambous; il y a au haut une idole de chaque côté, et c'est là qu'ils sacrifient des hommes et des femmes; car on fait dans ce pays beaucoup de sacrifices au démon. Il y a un grand nombre de ces lieux de sacrifices; les principaux sont devant les maisons des chefs. Il y a au haut des bambous dont j'ai parlé des crânes humains. On ne trouve pas autant de fruits dans cette province que dans celle de Quinvaya et d'Humbrá, parce que les habitants sont plus grossiers et moins policés. Ils ne respectent pas d'autre parenté que celle de frère et de sœur, et encore tout au plus, tant leurs mœurs sont barbares. Il en est à peu près de même dans la province de Tenuhama et dans celles du voisinage; mais comme elles se soumirent et que je n'ai fait que les traverser, j'ai eu peu de rapport avec les habitants, qui parlent une langue différente de celle d'Arma. Toutes ces nations sont très-féroces et

tiennent à honneur d'avoir dans leurs maisons beaucoup de crânes et d'ossements humains, provenant des ennemis qu'ils ont tués à la guerre et dévorés, ce qui peut faire voir le grand service que l'on a rendu à Dieu en colonisant ce pays.

Il y a vingt lieues de la province d'Arma à celle de Cenutana, et six de là à Avurra. Sur toute cette route on trouve des ruines de villages anciens et de grandes routes construites de main d'homme, à travers les montagnes, aussi belles que celles de Cuzco. Et tout cela est détruit et ruiné sans qu'il y ait un Indien qui puisse dire ce que cela a été ni comment cela a été abandonné; mais il est probable que tout cela a été détruit dans les grandes guerres qu'il y a eu entre les naturels.

La province de Morégia est petite; elle ne contient que cinq ou six villages. Elle est située au haut d'une montagne. Ses habitants sont d'une autre nation et parlent une autre langue; ils sont vifs, intelligents et très-commerçants. Ils font des échanges avec les habitants de toutes les provinces voisines, où ils vont vendre le sel qu'ils tirent des salines de leur pays, et qu'ils savent très-bien préparer. Dans cette province les femmes ont des naguas qui leur tombent jusqu'aux pieds, et les hommes des manteaux comme les habitants de Quinvaya. Ils ont aussi des idoles, exploitent des mines d'or, aiment beaucoup la chair humaine et celle de tous les animaux. Pour aller de là à la province d'Arma, on traverse les montagnes neigeuses par un défilé, et l'on arrive dans une belle

vallée arrosée par un grand fleuve. C'est la province d'Aburra, qui est différente de toutes les autres, tant par le costume et la forme des maisons que par tout le reste; car les hommes, au lieu de ceinture, se mettent autour du corps une étoffe roulée rouge ou blanche, et relèvent leurs parties naturelles en les attachant au bout de cette ceinture. Ils ne mangent pas de chair humaine; ils sont pauvres et ont très-peu d'or. Ils sont très-laborieux et possèdent des étoffes et des vivres en abondance, soit en viande, soit en fruits, car ils ont de grands vergers dans cette vallée qui est très-large et très-belle. Ils sont très-belligueux et ont des armes comme celles des autres provinces; car ils ont des sarbacanes avec lesquelles ils lancent des flèches très-minces qui ont autant de force que des javelots. Quand on sort de cette vallée pour entrer dans les montagnes, on rencontre des déserts, des chemins très-larges, des aqueducs construits de main d'homme, et des ruines de grands villages. A vingt lieues d'Aburra, sur les bords de la rivière qui la traverse, est la province d'Amache, dont les habitants parlent une langue différente et se servent de flèches empoisonnées.

La langue de la province d'Hirgico est usitée dans un espace de plus de quarante lieues en tout sens. La nation qui la parle est une des plus cruelles et des plus féroces du pays. Ils se dévorent les uns les autres. On y a fondé la ville d'Antioquia dans une petite plaine au pied d'une montagne; car tout ce pays est si montagneux qu'il n'y a pas d'endroit où

l'on puisse fonder une ville un peu considérable. La position est très-favorable; une partie de la ville est traversée par un ruisseau qui sort de la montagne et serait assez considérable pour faire tourner des moulins. Il y a dans la ville quatre ou cinq sources très-abondantes. On trouve dans cette ville des fruits qui sont encore meilleurs que ceux de Santa Anna et de Carthago. La province est très-riche en or; les Indiens en ont ouvert beaucoup de mines; et le donnent en échange pour des porcs et beaucoup d'autres choses qu'on leur apporte. Les caciques de cette province ont toujours une escorte; mais elle n'est pas aussi nombreuse que celle des caciques d'Humbra et de Carthago. Les Indiens ont des manteaux et les femmes des naguas qui leur tombent jusqu'aux pieds. Ils sont très-persides et très-rusés; ils parlent très-vite et sont très-avisés et très-intelligents pour des Indiens. Ils s'entendent très-bien à faire le commerce et connaissent l'usage des poids et des mesures. Ils n'ont pas d'idoles; mais ils célèbrent les mêmes orgies et les mêmes fêtes que dans les autres pays; ils parlent au diable et le reconnaissent pour leur maître. Ce sont des gens très-grands et très-forts. Ils ne boivent pas autant que les autres Indiens, mais ils sont grands mangeurs et consomment surtout beaucoup de viande. Ils ont aussi beaucoup de racines et d'herbes bonnes à manger. Il y a dans cette province, près de la ville, un petit lac sur le bord duquel j'établis mon camp la première fois que j'y entrai, parce qu'il y avait un bon village. Les

Indiens voyant qu'on voulait baigner les chevaux dans ce lac, nous dirent de n'en rien faire parce qu'il y avait un grand serpent qui les dévorerait. Ils ajoutèrent que ce serpent sortait souvent du lac et leur parlait, qu'il avait de grands yeux et de grandes oreilles; que, pour ne pas l'irriter, on lui portait à manger, et qu'aucun Indien n'oserait entrer dans ce lac pour s'y baigner. Ils étaient très-étonnés de ne pas apercevoir le serpent quand nous y entrions avec nos chevaux, ce qui me fait croire que c'était le diable qui leur apparaissait sous cette forme. Quand ils veulent empêcher les chrétiens de passer par un chemin, ils y placent certaines racines sur lesquelles ils dessinent des figures. Ils croient que ces racines nous empêcheront de passer ou nous feront mourir si nous l'essayons. Cette province est très-peuplée. Celles qui l'entourent se nomment Penco, Ituango, Jundave, Brero, Porruto, Corome, etc. Le pays est en général très-montagneux. Quelques-unes de ces provinces sont situées dans les montagnes et d'autres dans les plaines. On y trouve quantité de sources, de ruisseaux et de rivières; car il n'y a pas de ravin, quelque petit qu'il soit, où l'on ne trouve de l'eau; tous contiennent du poisson et une espèce d'écrevisse bonne à manger. On trouve dans ce pays des perdrix, des cailles, des lapins, des dindons, des tourterelles, des pigeons ramiers et toutes sortes de gibier, ainsi que des sangliers qui ont le nombril sur le dos. Il y a aussi des lions de couleur fauve, des chats sauvages, des

loux cerviers et une quantité de loutres. Dans les montagnes il y a des tapirs, des fourmiliers; et une espèce d'animal qui ressemble au renard quoiqu'il soit plus petit; quand il a mis bas des petits, il les place dans une bourse qu'il porte en bas du ventre et en dedans de laquelle sont les mamelles: elle se referme ensuite, et c'est ainsi que ces animaux portent leurs enfants; on les nomme cevax et ils sont bons à manger. Ils ont au bout de la queue un bouquet de poil comme les porcs. Il y a une autre espèce d'animal que l'on nomme armados; leur corps est couvert d'une espèce de coquille qui les couvre jusqu'aux oreilles, et qui est si forte qu'aucune arme ne peut la percer. Ils sont bons à manger. Ils creusent un trou dans la terre pour y déposer leurs petits; ils en ont trois ou quatre de chaque portée et ont des mamelles pour leur donner à têter. Leur chair est blanche et grasse comme celle du porc.

Avant de fonder la ville d'Antioquia, et pendant que je m'occupais à examiner les environs du lac pour chercher un endroit convenable à son établissement, je fis planter une croix sur une colline qui le domine, et je donnai à entendre aux Indiens qu'ils ne devaient pas l'ôter parce que c'était l'enseigne des chrétiens et qu'elle les protégerait contre le diable qui leur apparaissait; qu'ils n'avaient qu'à faire ce signe avec la main ou deux morceaux de bois, et qu'aussitôt il prendrait la fuite. Ces Indiens se révoltèrent depuis, car ils n'avaient accepté la paix

que pour m'attirer avec l'armée dans un ravin qui sépare leur territoire de celui d'une autre nation avec laquelle ils sont en guerre, et ils s'étaient entendus avec elle pour nous attaquer à la fois par les deux bouts du ravin en faisant rouler sur nous des rochers. Mais Dieu nous en préserva, car je ne devinai pas la trahison, et je ne l'ai apprise que plus tard des Indiens eux-mêmes. Quand j'entraï pour la première fois dans cette province, je suivis l'autre branche de la Cordillère pour traverser des pays que je ne connaissais pas, et j'arrivai de nouveau en face de la colline où j'avais fait planter la croix. Les Indiens, voyant que leur trahison n'avait pas réussi, résolurent cette fois de m'attaquer à force ouverte. Je trouvai de nombreuses bandes d'Indiens qui m'attendaient rangés en bataille. Ils avaient rassemblé des rochers sur toutes les hauteurs pour les faire rouler sur nous. Il y avait plus de dix mille hommes sur la colline de la croix, et cependant ils ne l'avaient point renversée; ce que nous regardâmes comme un miracle; car les Indiens ont l'habitude de détruire après notre départ tout ce que nous avons fait. Ils brûlent même les maisons où nous avons logé, et renversent les croix. Ils n'avaient respecté aucune de celles que j'avais fait placer en divers endroits. Je m'avançai avec bien du danger à travers la vallée, car je n'avais que douze cavaliers et dix-huit fantassins. Je n'aurais pu retourner d'où je venais quand même je l'aurais voulu, car le chemin des montagnes est si mauvais que j'avais perdu

un cheval et que j'avais couru grand risque de les perdre tous. Les racines des arbres s'élèvent quelquefois à une toise du sol, et les feuilles d'arbres qui sont tombées depuis des années forment entre ces arbres des fondrières d'où les fantassins peuvent se tirer, mais où les chevaux s'enfoncent par leur poids; et comme le chemin va en descendant, ils s'embarrassent les jambes dans les racines et se les cassent facilement. Sans les nègres armés de haches et de bêches que nous avions avec nous, pas un cheval n'en serait sorti.

Les Indiens me tinrent assiégé dans cette vallée durant trois jours, pendant lesquels ils m'attaquèrent constamment. Il y en eut qui firent des actions dignes des Romains. Un seul Indien attaqua deux Espagnols, et en blessa un dangereusement, et cela non pas avec un trait, mais avec une massue de bois de palmier. Cela se passa dans une petite plaine où j'étais assez bien retranché, parce qu'elle est située entre deux ravins. Comme les Indiens croyaient que je devais rester longtemps dans cet endroit, je profitai d'une nuit obscure où ils étaient sans défiance, et je gravis la colline avec quelques fantassins, car les chevaux n'auraient pu y arriver. Je les surpris complètement avec l'aide de Dieu et je les mis en déroute. Nous pûmes alors faire monter les chevaux à loisir et nous rendre à l'endroit où je voulais construire la ville.

Antioquia fut fondée le 21 novembre 1541. Les Indiens voyant le petit nombre d'Espagnols que j'a-

vais avec moi crurent qu'ils seraient assez puissants pour me chasser du pays. Ils se réunirent à ceux d'une province nommée Pequi et vinrent attaquer la ville. Alvaro de Mendoza, qui était sorti de la ville avec quelques cavaliers pour protéger les Espagnols que j'avais envoyés chercher du maïs, les rencontra à une demi-lieue de là et les attaqua. Nos cavaliers en tuèrent plusieurs à coups de lance et en précipitèrent un grand nombre du haut de la colline sur laquelle s'engagea le combat. Les autres Indiens qui virent de loin cette défaite se débandèrent, et depuis cette époque ils n'ont jamais eu le courage de venir nous attaquer; ils firent la paix avec nous. Voyant que je l'observais de bonne foi, ils m'avouèrent par la suite qu'ils n'avaient jamais cru que j'en agirais ainsi, et qu'ils avaient pensé que je ne leur offrais la paix que pour les prendre et les brûler comme l'avaient fait d'autres chrétiens, dans la province de Nori, pour forcer ceux qui s'étaient rendus de leur fournir de l'or. Cette conduite a nui beaucoup à mon expédition, et a été cause de la destruction du pays; car si les Indiens n'avaient pas été effrayés, on n'aurait pas eu tant de peine à pacifier le pays.

De la ville au grand fleuve, il y a trois ou quatre lieues par une pente très-rapide; toute cette vallée est très-peuplée. Ce fleuve est très-étroit et très-profond dans cet endroit, parce que sur l'autre rive il y a une chaîne de montagnes très-élevée qui contient les provinces de Natave et Bréro, où l'on me tua trois chrétiens, comme on peut le voir dans le

cours de cette relation. A quinze lieues plus bas, il y a sur le grand fleuve un pont de lianes qui a été construit par les ouvriers de Bréra. Ils fabriquent avec ces lianes des cordes aussi grosses que le corps d'un homme, et ils ont des machines pour les tordre; ils ont des maisons des deux côtés du fleuve, et entretiennent dans celle qui est au delà une espèce de garnison pour défendre le passage du pont contre leurs ennemis; ils ne peuvent communiquer que par ce pont, car le courant du fleuve est si rapide qu'on ne peut se servir ni de canots ni de radeaux. On paye un certain droit de passage. C'est une grande industrie d'avoir construit un pont comme celui-ci; car, quoique la rivière soit resserrée, elle est plus large que celle de Séville.

La forêt qui domine la ville fait partie d'une chaîne de montagnes si longue que l'on n'en connaît pas la fin. Elle sépare la province de Nori et celles de Guaca et de Vuritica de celle d'Héréjico. Au delà de Nori et de Guaca, il y a une autre chaîne de montagnes que l'on nomme d'Abive, qu'il faut traverser pour aller à Carthagène, et qui se réunit vingt lieues plus loin aux montagnes qui dominent Antioquia; c'est dans la vallée qu'elles forment que se trouvent Nori et Guaca. Outre les ruisseaux qui descendent des montagnes, cette vallée est arrosée par une rivière considérable qui traverse les montagnes d'Abive, et va se jeter dans la rivière du Darien. Quand on a traversé les montagnes au-dessus d'Antioquia, toutes les eaux coulent vers le

Darien, tandis que sur l'autre versant elles vont rejoindre la grande rivière de Sainte-Marthe.

Les habitants de la province de Paez sont très-grands et très-vigoureux ; ils se rasent la tête et ne se couvrent pas les parties naturelles. Leurs armes sont des javelots, des frondes et des piques de trente palmes de long. Quand ils veulent combattre, ils mettent leurs piques par terre et lancent d'abord leurs javelots ; ils se servent ensuite de leur fronde, car ils ont soin d'avoir sous le bras un petit sac rempli de cailloux ; puis ils prennent leurs piques en s'appuyant sur le bras comme des soldats d'Italie. Les Indiens habitent sur le penchant d'une montagne couverte de neige ; ils sont alliés avec les habitants de toutes les provinces voisines, qui sont Soyn, Jalcon, Aviraïma, Apirama et les Pijaos. Ils ont les mêmes mœurs et les mêmes coutumes, et combattent de la même manière. Les Pijaos combattent de nuit comme de jour, et viennent souvent de nuit attaquer les chrétiens : ce que ne fait aucune nation indienne. Tous ces Indiens adorent le démon et le représentent comme il leur apparaît. Toutes ces provinces sont situées sur le versant oriental des montagnes neigeuses du côté de Lile. Ils mangent de la chair humaine. Quand le capitaine Juan Cabrera alla châtier la province d'Apirama, quelques Indiens furent tués dans un combat. Comme il campa sur le champ de bataille, un des Indiens alliés qu'il avait à sa suite alla chercher du bois pour faire rôtir le cadavre d'un Indien, et en mangea tant qu'il

en creva. Ceux qui le virent assurent qu'il en avait dévoré près de la moitié. De sorte que toutes les provinces au midi des montagnes d'Abiva sont habitées par des Caraïbes qui mangent de la chair humaine ; ils se font la guerre entre eux et dévorent leurs prisonniers. Les Indiens qui habitent vers le nord n'en mangent pas.

Les habitants des provinces d'Ori, Caramanta et Cartama parlent la même langue et portent le même costume. Les femmes ont autour des reins une étoffe qui leur tombe jusqu'aux pieds, et les hommes ont une ceinture de corde avec un maui. C'est ainsi que l'on nomme une bande d'étoffe de deux palmes de large et d'une vare et demie de long. Ils adorent de petites idoles de bois et conversent avec le diable. Il y a une maison qui lui est dédiée et où on sacrifie en son honneur des hommes et des enfants auxquels on arrache le cœur. On les conduit au temple en procession et on danse autour du cadavre après l'avoir mis en quartiers. Ils ont les mêmes vivres qu'à Anarma ; ils n'ont ni beaucoup de viande, ni beaucoup de poisson. Leurs armes sont des massues, des frondes, des javelots et des lances. On trouve beaucoup d'or dans cette province ; on enterre avec les morts tout celui qu'ils possédaient. On ne trouve pas d'argent dans tout le pays, c'est-à-dire dans les provinces de Carthagène, Sainte-Marthe, Quito, Bogota et Lile.

Les provinces de Sima, Tatape et Chogo sont désignées par le nom général de Barbacoas en langue

NOUVELLES ANNALES  
**DES VOYAGES**

ET  
DES SCIENCES GÉOGRAPHIQUES,

contenant

DES RELATIONS ORIGINALES INÉDITES;  
DES VOYAGES NOUVEAUX DANS TOUTES LES LANGUES, TRADUITS OU ANALYSÉS;  
DES MÉMOIRES SUR L'ORIGINE, LA LANGUE, LES MŒURS, LES ARTS ET LE COMMERCE DES PEUPLES;  
L'ANNONCE DE TOUTES LES DÉCOUVERTES, RECHERCHES  
ET ENTREPRISES QUI TENDENT À ACCÉLÉRER LES PROGRÈS DES SCIENCES GÉOGRAPHIQUES;  
UNE REVUE BIBLIOGRAPHIQUE DE TOUTS LES OUVRAGES NOUVEAUX,  
FRANÇAIS ET ÉTRANGERS, QUI TRAITENT DES SCIENCES GÉOGRAPHIQUES  
OU FONT CONNAÎTRE LES RÉGIONS LOINTAINES, ETC., ETC.

AVEC CARTES ET PLANCHES.

RÉDIGÉES

PAR M. VIVIEN DE SAINT-MARTIN,

EX-SÉCRÉTAIRE GÉNÉRAL DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE;  
MEMBRE CORRESPONDANT DE LA SOCIÉTÉ IMPÉRIALE DE GÉOGRAPHIE DE SAINT-PÉTERSBOURG;  
MEMBRE HONORAIRE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE BERLIN;  
VICE-PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ ETHNOLOGIQUE DE PARIS; ETC., ETC.

NOUVELLE SÉRIE.

TOME XXXVII.

ANNÉE 1854.

TOME PREMIER.

PARIS.

ARTHUS BERTRAND, ÉDITEUR,

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE ET DE LA SOCIÉTÉ DES ANTIQUAIRES DU NORD,  
RUE HAUTEFEUILLE, 21.

PARIS. — IMPRIMÉ PAR E. THUNOT ET C<sup>o</sup>,  
26, rue Racine, près de l'Odéon.